



**HAL**  
open science

## Spécificité de la géographie "théorique et quantitative" française

Denise Pumain, Marie-Claire Robic, Thérèse Saint-Julien

► **To cite this version:**

Denise Pumain, Marie-Claire Robic, Thérèse Saint-Julien. Spécificité de la géographie "théorique et quantitative" française. Informatique et Sciences Humaines, 1988, 2, pp.1-6. halshs-01565263

**HAL Id: halshs-01565263**

**<https://shs.hal.science/halshs-01565263>**

Submitted on 27 Oct 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Afin de ne comparer que ce qui est comparable, on analysera la spécificité de la géographie dite "théorique et quantitative" en France seulement par rapport aux pays européens voisins de dimension comparable.

En dépit d'une source commune, la "new geography" développée aux Etats-Unis, dès la fin des années cinquante et d'échanges croissants entre pays européens, attestés par la tenue régulière des réunions du "Groupe européen de géographie théorique et quantitative" depuis 1978, les groupes nationaux gardent chacun leur propre manière de pratiquer cette approche de la discipline. La persistance de certains particularismes, ainsi que les décalages nationaux dans la séquence d'incorporation progressive des méthodes et des concepts aux champs variés de la géographie, s'expliquent assez facilement par la situation de chaque école au moment de l'assimilation de cette nouveauté et des rapports de force idéologiques et institutionnels entre ses partisans et ceux d'autres courants de pensée.

Si l'on analyse le développement de la "nouvelle géographie" en termes de diffusion d'une innovation, logiquement apparue dans un pays - les Etats-Unis - où face à l'ampleur d'une demande opérationnelle, la structure du peuplement et le statut des recherches universitaires joints à la disponibilité précoce des ordinateurs favorisaient l'élaboration de modèles de localisation applicables, la France semble en position "normale" dans le processus de diffusion géographique qui s'est ensuivi : après la Grande Bretagne, où la communauté de langue a favorisé une adoption précoce et une diffusion rapide et massive, opérée partiellement au prix d'un drainage de cerveaux ; à peu près en même temps que l'Allemagne et l'Italie ; mais avant l'Espagne et le Portugal - ce qui reflète bien la hiérarchie antérieure des écoles nationales de géographie. Mais l'analogie avec un processus classique de diffusion s'arrête aux frontières de la France : à l'intérieur au contraire, l'innovation s'est heurtée à la résistance des niveaux supérieurs de la hiérarchie, elle l'a contournée et prise à revers au lieu de l'utiliser. Ainsi, ce sont d'abord des francophones ou des Français séjournant hors de leur pays qui ont pratiqué et fait connaître la géographie quantitative : du Québec, de Belgique, de Suisse... ont convergé les écrits et la parole des conférenciers qui devaient donner leur premier choc révélateur aux enseignants et chercheurs fraîchement recrutés du début

des années soixante-dix. Ce sont en effet ces jeunes débutants qui ont assuré le développement des méthodes nouvelles et non les brillants ténors de la géographie en place. On pourrait encore, en exagérant à peine, illustrer cette idée d'une pénétration "à la marge et par en bas" de la nouvelle géographie en rappelant que les provinciaux y ont dans l'ensemble plus mordue que les parisiens, que l'Université y a largement précédé le CNRS, que la géographie humaine s'y est ouverte bien avant la géographie physique, et que les femmes y ont eu une part importante, sans commune mesure avec leur taux de représentation dans le corps des géographes....

Le niveau actuel de diffusion de la géographie théorique et quantitative en France est intermédiaire entre celui de la Grande Bretagne - où l'enseignement supérieur est conquis et le secondaire largement atteint depuis bientôt dix ans - et celui de l'Allemagne et de l'Italie où le développement semble piétiner, avant d'avoir touché l'ensemble de la recherche et de l'enseignement universitaires. En France, l'enseignement des techniques statistiques est obligatoire dans tous les cursus du 1er cycle, la plupart des grandes universités proposent en option des cursus complets spécialisés dans l'apprentissage des méthodes quantitatives, pratiquement tous les laboratoires se sont équipés de matériel informatique et de logiciels pour le stockage, le traitement et la cartographie des données géographiques, et si les manuels spécialisés sont encore peu nombreux, les revues nationales et régionales ont depuis longtemps accepté de diffuser un grand nombre des applications. Les bilans établis à l'occasion du congrès de 1984 (Espace Géographique n° 2, 1984, Annales de Géographie n° 511, 1983 entre autres) témoignent de ce succès relatif. Succès relatif car si ce processus de modernisation scientifique met la géographie française en bonne position par rapport à ses voisines européennes et en France par rapport aux autres sciences sociales, il est encore peu connu à l'extérieur du petit monde des géographes spécialistes et peu diffusé en direction de l'enseignement secondaire et du grand public.

Cette position moyenne de la France est en relation directe avec la résistance du milieu que les nouvelles approches ont eu à affronter. En Grande Bretagne, la puissance de l'innovation favorisée par la proximité linguistique et dans une certaine mesure philosophique avec les Etats-Unis s'est traduite par une rupture, parfois violente, d'avec la géographie classique, et par une attitude conquérante et une institutionnalisation du mouvement quantitatif (cf. la création du "Quantitative Study Group" au sein de l'Institute of British Geographers).

En Allemagne, on peut penser que le carcan de la hiérarchie universitaire a en partie usé la persévérance des innovateurs et limité leur succès, tandis qu'en Italie, l'absence de la géographie en tant que discipline à part entière dans mainte université et l'isolement des géographes n'a pas permis une coalition suffisante des énergies ; de même en Espagne, où seuls quelques noyaux ont pu se constituer.

La moindre solidité et fermeture de la hiérarchie universitaire et l'habitude de discussions scientifiques plutôt feutrées ont conduit en France à une "révolution douce" en matière de géographie théorique et quantitative. La résistance de la hiérarchie a été suffisamment forte pour empêcher une réelle insitutionnalisation du mouvement comme en Grande Bretagne mais la relative souplesse du système a autorisé la formation par rencontres successives d'un groupe d'une centaine de personnes qui, pour être informel, n'en est pas moins remarquablement connecté. L'importance de ce réseau, la qualité de l'information qu'il véhicule et sa bonne convivialité font la surprise et - n'ayons pas peur des mots - l'admiration des chercheurs d'autres disciplines ou des pays étrangers. Il fonctionne cependant bien davantage comme un lieu d'échanges scientifiques que comme un groupe de pression organisé au sein de la discipline.

La "douceur" de la révolution française en géographie théorique et quantitative n'a pas en effet que des causes institutionnelles, mais elle a aussi des origines de nature scientifique qui expliquent l'absence d'une volonté de rupture totale d'avec la tradition, même pour ses tenants les plus convaincus, et qui se traduisent par une large diversité d'opinions quant aux objectifs à atteindre. Ainsi, si les critiques à l'égard de la géographie classique ont été parfois très dures, la condamnation n'a jamais été totale. Au contraire, et même parmi les tout premiers innovateurs, s'est manifestée une volonté explicite d'enraciner les nouvelles démarches dans la tradition géographique française. C'est que, loin d'être une "science molle", la discipline à son meilleur était une solide construction intellectuelle, d'inspiration naturaliste ou historisante, d'une qualité incontestable pour la mise en valeur des entités paysagistico-régionales. Nourris de cette riche culture, les "nouveaux géographes" ont été soucieux de la nécessité de préserver cet acquis, tout en étant conscients aussi de la lourdeur du détour qu'ils s'imposaient pour formaliser et expliciter leur démarche : les premières applications d'analyses statistiques ou de modèles mathématiques au début des années 70 livraient certes des résultats rigoureux et reproductibles, mais quelque peu simplistes ou

dérisoires face aux brillantes synthèses que les meilleurs des géographes "classiques" continuaient d'élaborer. Plus importante encore pour expliquer l'attitude nuancée des Français face à un engagement résolument "néo-positiviste" est, chez un grand nombre, la sensibilité à la philosophie "critique" ou à l'idéologie marxiste. Certaines prises de position positivistes "réductrices" affirmées outre-atlantique et qui justifiaient ensuite l'ampleur des réactions humanistes et radicales, étaient d'emblée impensables dans une France qui venait de vivre 1968, et où une bonne partie des géographes engagés dans la nouvelle géographie l'étaient aussi politiquement à gauche.

Ces préoccupations expliquent bien des spécificités de la production scientifique actuelle de la géographie théorique et quantitative française. Elle est ainsi beaucoup moins analytique que celle des pays anglo-saxons ou des Néerlandais. La tradition de la synthèse régionale comme aboutissement d'une recherche explique le succès, inégalé ailleurs sauf peut-être en Allemagne, des analyses multivariées. La vogue en a été encore renforcée par le développement d'une école de statistique française originale qui a fourni analystes et logiciels et que les géographes ont beaucoup sollicités. Dans une étape plus récente, on peut aussi souligner que les géographes français se sont beaucoup plus intéressés que leurs voisins à la modélisation systémique globale et ont en revanche moins développé les applications de modèles partiels ou élémentaires. Ils retrouvent en cela la tradition d'étude de la totalité qui a marqué l'école française. C'est surtout, alors qu'elles foisonnent en Grande Bretagne ou aux Pays-Bas, l'absence totale en France d'études menées à l'échelon individuel (par des modèles "micro" de comportement spatial ou par des techniques d'analyse des choix qualitatifs), qui illustre actuellement la spécificité de cette école géographique, attachée à l'échelon "mésos".

On pourrait certes expliquer ce faible développement des modèles analytiques par le caractère assez académique et peu appliqué de la recherche française en géographie, du moins dans ses supports financiers. Les géographes sont sollicités pour leurs capacités d'analyse ou comme consultants plutôt que pour produire des solutions à des problèmes concrets ou des modèles opérationnels, domaines réservés aux ingénieurs de l'aménagement du territoire, aux architectes et aux urbanistes. A cet égard, les thèmes d'intérêt et le champ des travaux présentés dans les revues et les colloques internationaux marquent bien les différences de finalité de la recherche.

Mais la méfiance à l'égard d'une recherche jugée trop analytique se manifeste aussi dans les investigations plus théoriques. Plutôt que de continuer dans la voie tracée par W. Bunge, les Français ont essayé d'élaborer des axiomatiques de la géographie qui ne soient pas purement mathématiques, mais qui soient plutôt d'essence épistémologico-psychanalytique ou biologico-écologique. Bien sûr, ces pionniers avaient assimilé quand même, bien que récusé ensuite, les principes caricaturés par les slogans "la géographie est la science du concret", "la géographie est une discipline de synthèse", "la géographie s'apprend avec les pieds". Les générations qui n'auront pas reçu cet insidieux endoctrinement hésiteront peut être moins à se détacher plus franchement des préoccupations ancestrales - c'est du moins ainsi que les géographes néerlandais interprètent le déferlement modélisateur et analytique parmi leur école de géographes jeunes et presque sans racines, où le modèle des écoles française et allemande était certes diffusé, mais perçu comme étranger et lointain. Faut-il se féliciter de cette évolution probable ? Cela n'est pas sûr. Est-elle inéluctable ? L'exemple de ce qui se passe en Allemagne peut faire réfléchir : les modèles géographiques y sont aujourd'hui développés par des ingénieurs et des physiciens venus aux sciences sociales avec de puissants outils mathématiques et un pionnier des méthodes quantitatives comme A. Kilchenmann se prend à tonner contre ce court-circuitage des géographes.... Suffit-il de prendre conscience que les spécificités de la géographie théorique et quantitative française sont l'expression de son enracinement dans une tradition de pensée féconde, pour savoir préserver et valoriser cette richesse ?

CLEO

novembre 1986

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- "Analyse spatiale : nouvelles orientations", 1984, n° 2. L'Espace géographique, 168 p.
- BAHRENBERG (G.), STREIT (U.) (ed.), 1981, "German Quantitative Geography. Papers presented at the 2nd European conference on "Theoretical and Quantitative Geography". Cambridge 1980" Münstersche geographische Arbeiten, 11, 180 p.
- BENNET (R.J.), WRIGLEY (N.) (ed.), 1981, Quantitative geography in Britain : retrospect and prospect. Londres, Routledge & Kegan Paul, 419 p.
- BESSE (J.M.), ROBIC (M.C.), 1986. - "Quel espace pour quels projets : Kant, un prétexte ?" pp. 61-69 in : AURIAC (F.), BRUNET (R.) (ed.), Espaces, jeux et enjeux. Paris, Fayard - Fondation Diderot, 343 p. (Nouvelle Encyclopédie des sciences et des techniques).
- BUNGE (W.), 1962. Theoretical geography. Lund, Lund Studies in Geography, série C, General and Mathematical Geography, n° 1.
- "Contributions françaises à Eindhoven. 4ème Colloque européen de géographie théorique et quantitative, 9-13 septembre 1986", 1986, Brouillons Dupont, 14, 162 p.
- GARCIA-RAMON (P.D.), NOGUE (J.), 1984.- "L'évolucio dels enfocaments metodològics en la geografia rural catalana 1940, 1984" Documents d'Anàlisi Geogràfica, 5, pp. 149-166.
- "Géographie et informatique", 1983 - Annales de géographie, 511.
- "Géographie rurale. Description, modélisation et traitement informatique, 1981, Informatique et sciences humaines, n° 51.
- "Géographie urbaine. Description, modélisation et traitement informatique, 1981, Informatique et sciences humaines, n° 50, 105 p.
- KILCHENMANN (A.), 1985 : Synergetische Stadtgeographie. Karlsruhe <sup>bs</sup>Manuskripte zur Mathematischen und Theoretischen Wirtschafts und Sozialgeographie, Heft 71.
- PAGNINI (M.P.), TURCO (A.), 1980 - Quantitative and theoretical geography in Italy, Anglo/franco/german Colloque on contemporary problems in quantitative and theoretical geography, Cambridge, September 1980 (20 p. doct.).
- PUMAIN (D.), REY (V.), SAINT-JULIEN (T.), 1982 - La géographie au-delà des images. Bulletin de l'Association des Géographes Français, pp. 794-801.